

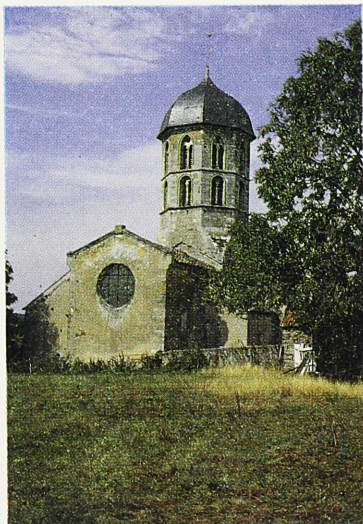
Be. Dijon

Albert COLOMBET

Membre de la Société Française d'Archéologie

L'EGLISE DE BAR-LE-REGULIER

(COTE-D'OR)



ET
SES MAGNIFIQUES
STALLES



Don Nicole Coustine
B. Dijon

Notice illustrée
de
29 photographies et plans

vendue au profit de l'église

2^e édition - février 1987



L'Arche D'Or

17, Boulevard Paul-Doumer
DIJON

Extrait de la Revue **Pays de Bourgogne** n° 33, 34 et 35, la seule revue illustrée de notre province.

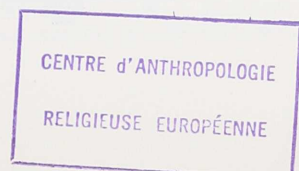
ART, LITTÉRATURE, FOLKLORE, PATOIS, TOURISME, SCIENCES.

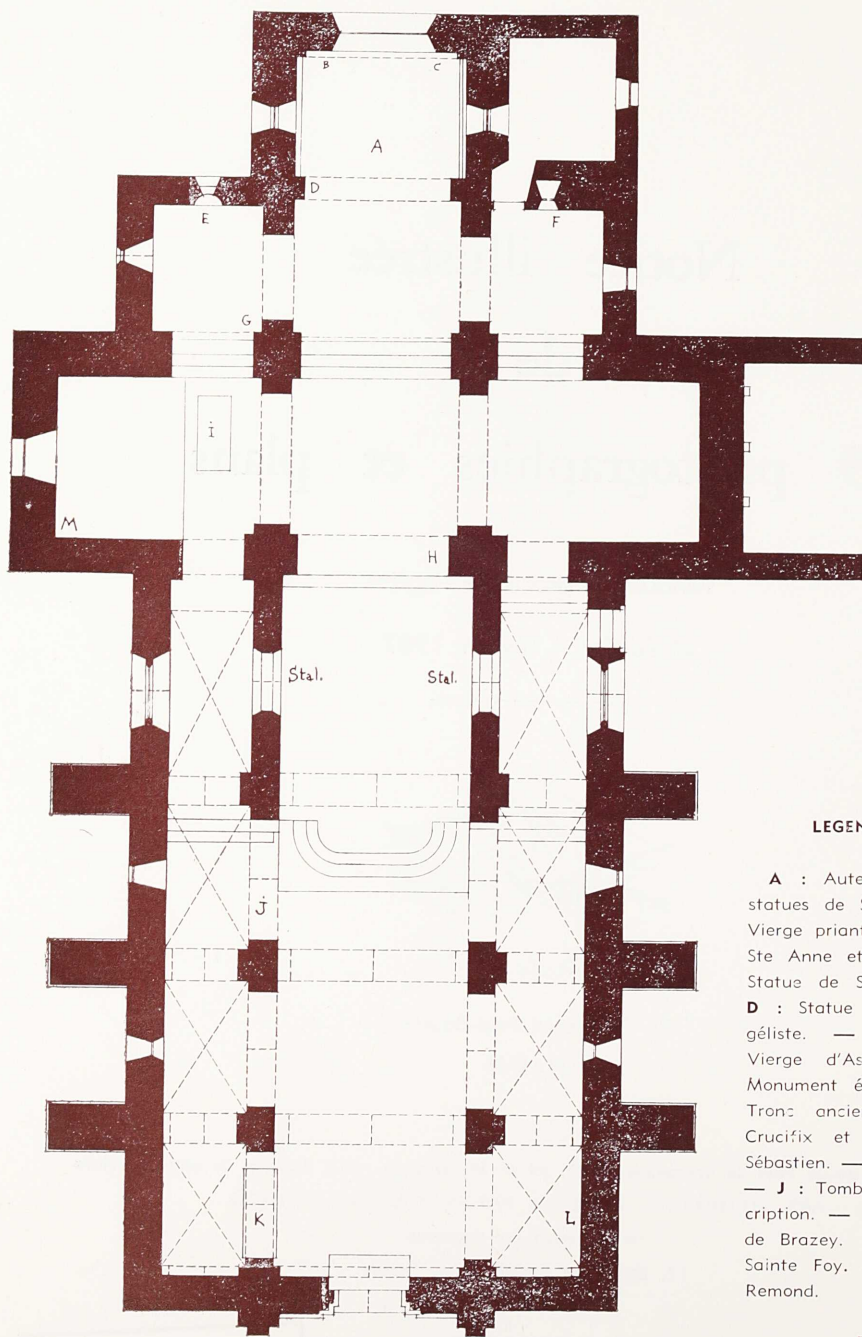
N° spécimen sur demande.

17, Boulevard Paul-Doumer, DIJON

IMP. MASSEBEUF - DIJON

— 1 —





LEGENDE DU PLAN

A : Autel du XIII^e s. avec statues de Saint Jean et de la Vierge priant. — B : Groupe de Ste Anne et la Vierge. — C : Statue de St Augustin (?). — D : Statue de St Jean l'Evangéliste. — E : Statue de la Vierge d'Assomption. — F : Monument énigmatique. — G : Tronc ancien. — H : Grand Crucifix et statuette de Saint Sébastien. — I : Tombe Laureau. — J : Tombe et fragment d'inscription. — K : Gisant de Jean de Brazey. — L : Statue de Sainte Foy. — M : Plaque de Remond.

Bernard RICHI delin.

[661 ad]

A l'extrémité sud-ouest du département de la Côte-d'Or, aux marges du Morvan sauvage, se dresse l'église de Bar qu'une lointaine tradition a nimbée d'une mystérieuse auréole d'antiquité et meublée de merveilleux trésors.

La vérité est peut-être moins enchanteuse. Si d'aventure, cependant, vous venez à passer à Liernais ou aux environs, n'hésitez pas à faire un crochet. Vous trouverez une robuste église rurale aux formes rudes et simples qui vous séduiront et quelques œuvres d'art que vous pourrez savourer à loisir sans être importuné par les injonctions d'un guide trop pressé ou les allées et venues de visiteurs. Vous ne regretterez pas votre détour. Que cette notice vous aide à mieux profiter de votre visite.

Bar-le-Régulier tire son nom d'une fortification sans doute celtique (*barrum*) qui s'élevait sur la haute montagne voisine et son surnom de son monastère.

En effet, la raison d'être de cette église remarquable dans ce modeste village est un prieuré de chanoines de Saint-Augustin, fondé en l'honneur de Saint-Jean l'Evangéliste, non au X^e siècle, comme certains auteurs l'ont affirmé, mais aux environs de 1100, par un comte de Nevers.

Nous ne saurons probablement jamais pourquoi ce dernier, qui possédait des biens à Bar, avait choisi ce lieu pour cette fondation. Et seul le poète épris de celtisme peut adopter l'opinion de Joseph BARD. Fasciné par le nom de Bar (écrit parfois Bard) il a cru que les druides avaient régné sur ces sommets et dans ces futaies et que c'était pour mieux en chasser toute influence que quelques cénotaphes se seraient établis sur le pittoresque coteau.

En tout cas, ce monastère, à peu près unique dans toute cette vaste région, connut un bel essor. Aux XII^e et XIII^e siècles, nombreux furent les seigneurs des alentours qui lui firent des donations.

Ce monastère devint particulièrement prospère. Aussi possédait-il la plupart des églises et des villages des environs. J'ai sous les yeux un extrait du terrier. On y mentionne les localités de Voudenay, Brazey, Vianges, Juillenay, Savilly, Liernais, Diancey, Toutry, Manlay, Thorey-sous-Charny, Musigny, Beurey, Braux, etc...

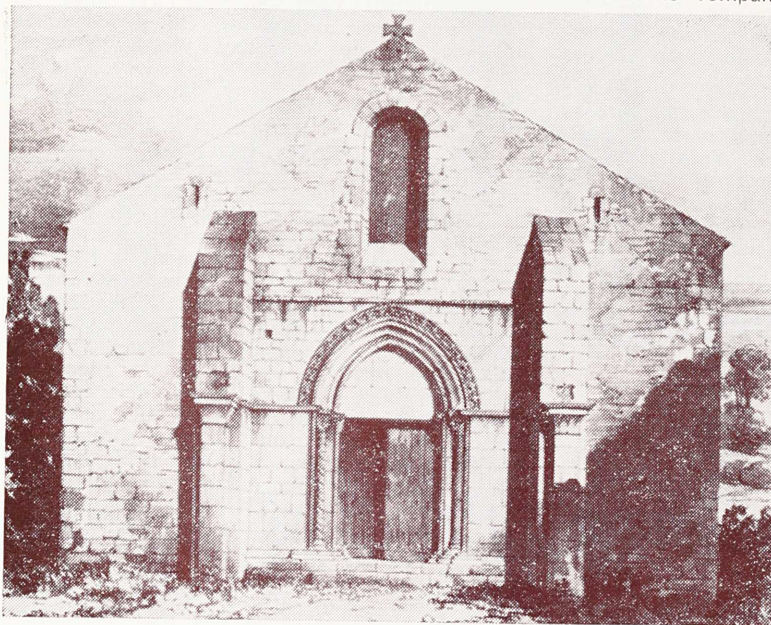
Le plus ancien prieur que nous connaissons est Anseric (début du XIII^e siècle). En 1336, le prieuré passa sous la garde des Evêques d'Autun. Nous trouvons comme prieurs au XIV^e siècle : Odon des Vallées, Jean de la Rochette et, au début du XV^e siècle, Etienne de Brazey, issu des seigneurs du même nom. A sa mort, le Roi donna le monastère en commende au cardinal Rolin, évêque d'Autun. Sans doute le monastère retrouva un regain de prospérité puisqu'en 1489, quatorze autels étaient consacrés dans l'église. Au milieu du XVI^e siècle, le Roi nomma Jacques Bretthe ou Barthe comme prieur. De leur côté, les religieux, secoués par un sursaut d'indépendance, élurent N. FOURCHOTTE. Il s'en suivit un procès mais un arrêt du Grand Conseil, rendu le 12 mai 1523, confirma la nomination royale. Jacques BRETTHE paraît avoir été un rude personnage. Un sergent du bailli de Lucenay-l'Evêque accompagné de son aide étant venu à Bar pour réclamer le montant de quelques amendes prononcées contre certains sujets du monastère, le prieur s'emporta, les traita de canailles, coquins et s'en saisit afin de les emprisonner. Les malheureux demeurèrent ainsi enfermés trente heures « sans boire ne mangier ».

Dirigé par de tels hommes, abandonné par ses meilleurs sujets, le monastère peu à peu tomba en décadence et, en 1724, le Roi dut prononcer l'annexion du prieuré de Bar au chapitre de Notre-Dame de Semur.

Les bâtiments désertés s'écroulèrent. Aujourd'hui ils ont disparu. A peine décèle-t-on l'emplacement du cloître à quelques trous dans le mur sud de l'église qui servaient de logement aux solives de la galerie. A peine voit-on une baie réemployée dans les bâtiments communaux réédifiés à proximité.

L'église seule utilisée pour le culte paroissial, survécut. Malgré d'importantes réparations qui eurent lieu au cours du XIX^e siècle et tout récemment, son état surtout à l'intérieur, reste médiocre. Mais ce caractère rustique ajouterait un charme de plus à l'édifice s'il n'était parfois une source de désagréments.

Une façade austère mais non sans beauté accueille le visiteur. Elle est bâtie avec cette pierre morvandelle grise et froide. Deux contreforts, rompant sa surface, laissent



prévoir que l'église est divisée en trois nefs. Mais quelle était la destination des deux pilastres qui font saillie sur ces contreforts ? Sans doute servaient-ils à supporter la charpente d'un auvent.

Le joyau de cette façade est son portail : de proportions harmonieuses il est cependant très simple. L'archivolte en arc brisé est bordée d'un galon de petites fleurs. Elle repose sur deux colonnettes, l'une cannelée à droite, l'autre chevronnée à gauche et offrant des chapiteaux garnis de feuilles d'acanthes assez finement travaillées. Le tympan est nu. Au-dessus de ce portail s'ouvre une assez large baie en plein cintre.

A la croisée du transept s'élève, sur une souche carrée, un **très beau clocher** octogonal à deux étages, percés sur chaque face d'une baie, aux arêtes boudinées et divisée en deux petites ouvertures dont les cintres retombent sur une colonnette centrale à chapiteau à crochets. Mais tandis que le grand arc est cintré à l'étage inférieur, il est brisé à l'étage supérieur. A cet étage aussi les tympans sont ajourés d'un oculus, la plupart dessinant un trèfle. J. BARD comparait ce clocher à celui de Saint-Albain (S.-et-L.). Un dôme à pans « de figure orientale » le coiffe. Vu de l'angle nord-est du cimetière alors que ce beffroi domine le toit plat du chœur couvert de tuiles rondes « romaines », il donne à l'ensemble de l'édifice un petit air « italien » qui n'est pas sans charme sous ce ciel morvandau.

La nef ainsi que le bras sud du transept sont épaulés de contreforts. Mais ils m'ont paru refaits.

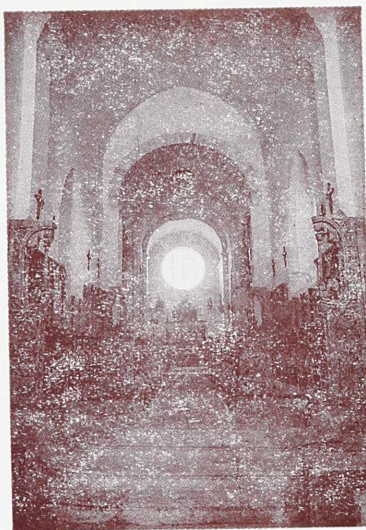
Les corniches sont très simples : au clocher et aux collatéraux, tablettes supportées par des petits modillons amortis en doucine à leur partie inférieure et parfois bilobés. Au chœur les modillons sont à extrémité cubique et leurs pans sont chanfreinés sur leurs deux faces latérales et sur leur face inférieure.



L'église de Bar offre un **plan classique** : croix latine, nef avec collatéraux fort étroits d'ailleurs, transept avec croisillons débordants, petites chapelles flanquant un chœur de deux travées.

Mais ce qui est moins commun est son **étagement**. Le fidèle qui va jusqu'au fond du chœur doit gravir trois séries de marches. Ainsi au visiteur qui pénètre dans l'église, le chœur apparaît-il presque comme une estrade, cette disposition est assurément nécessitée par la pente assez accentuée du terrain.

Ce qui frappe aussi c'est la variété des voûtes et des arcs. En effet, si le berceau plein cintre règne dans le chœur, le transept et dans la grande nef, les arcs doubleaux sont en plein cintre dans le premier et en arc brisé dans le second. Les absidioles sont couvertes en demi-berceaux, procédé employé quelquefois pour voûter les collatéraux et ainsi épauler murs et voûtes de la grande nef. Ici leur rôle est plus restreint puisque les absidioles ne flanquent que la première travée du chœur. Les collatéraux offrent des voûtes d'arêtes et des arcs doubleaux à cintre brisé. Certains de ces voûtages ont pu être remaniés.



Les piliers qui délimitent la grande nef des collatéraux sont de plan cruciforme et très frustes. Aucun chapiteau. A peine à la retombée des arcades une imposte très simplement moulurée. Cependant les pilastres qui supportent les arcs doubleaux de la grande nef ne descendent pas jusqu'au sol et s'arrêtent sur un petit culot à la hauteur de la retombée précitée.



Dans le chœur, la naissance de la voûte est soulignée par un bandeau chanfreiné et des bancs de pierre sont disposés à la base des murs, à droite et à gauche du sanctuaire.

L'éclairage de cette église est déconcertant. La nef haute étant obscure, elle tire presque toute sa lumière de la baie occidentale et d'une vaste rose qui ajoure presque entièrement la partie supérieure du mur absidal. Mais certains archéologues estiment cette portion de l'édifice remaniée, comme l'ont été les autres baies du chœur et du transept. Les seules baies vraiment primitives se voient dans les collatéraux. Elles sont petites et couvertes d'un plein cintre.

Cette église passe pour très ancienne. Il est certain que la rude pierre grise dont elle est construite lui donne un air d'antiquité, accentué encore par la vétusté de certaines de ses parties. D'autant plus que l'ensemble de son architecture révèle un parti très austère. De TRUCHIS notait que les piliers étaient « bâtis en pierres à peine débrutées et destinées à être enduites suivant les procédés de la construction carolingienne ». Les bases sont très frustes ; les chapiteaux inexistant. Les fenêtres primitives sont de très petite dimension. Aussi de TRUCHIS pensait-il que la tour du clocher et le portail avaient été achevés ou refaits au début du XIII^e siècle.

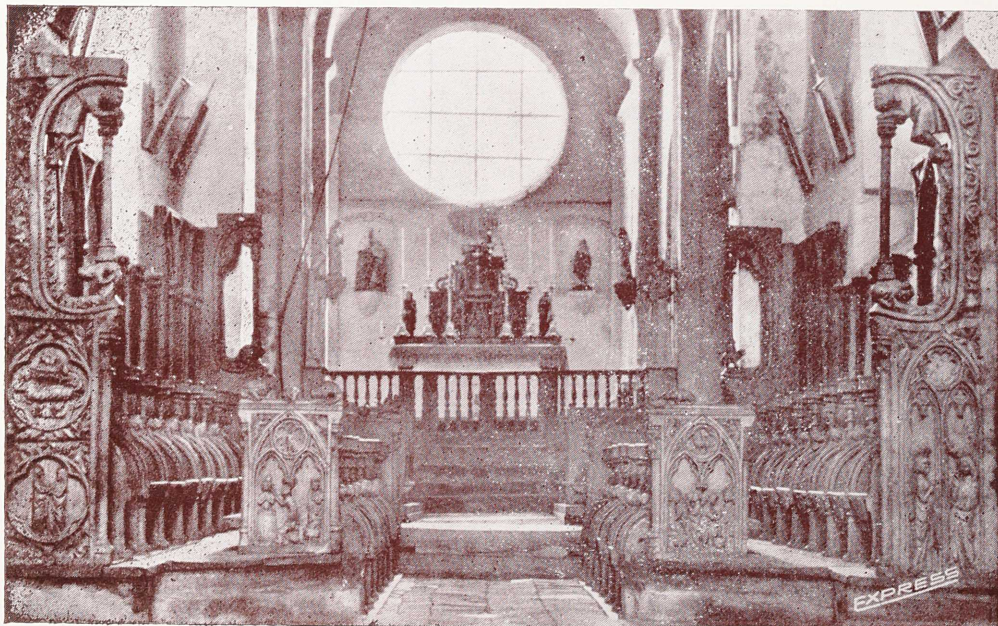
Mais ces caractères archaïques ne doivent pas faire illusion. Cet édifice est assurément tout entier de la fin de l'époque romane (fin XII^e). Si aucune croisée d'ogives n'apparaît dans ses voûtes, si les baies des collatéraux sont très petites, si le berceau plein cintre domine, si les piles sont très frustes, d'autres détails nous incitent à une datation plus récente ; aux arcs doubleaux de la nef et des collatéraux, au portail, aux baies supérieures du beffroi, l'arc brisé apparaît. De plus les chapiteaux de ce portail nous amènent à ce

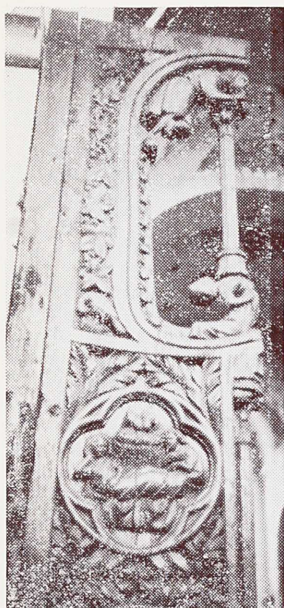
roman dit fleuri qui connut une si grande faveur à la veille de l'apparition de l'art gothique. Les chapiteaux à crochets se montrent aux baies du clocher, sans doute achevé en dernier lieu.

*
**

Cette église possède une petite merveille : une série de **stalles sculptées** de la fin du XIV^e siècle, sans doute uniques en Bourgogne par la richesse de leur décor. A elles seules, elles valent le voyage.

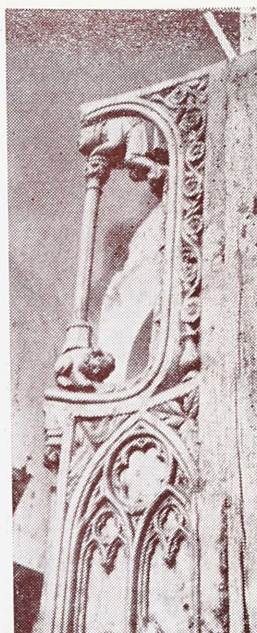
Et tout de suite soulevons une question. Ces stalles se dressent à la quatrième travée de la grande nef notablement allongée dans son architecture comme si, dès la construction de l'église, elles avaient été prévues. La différence, le choix de l'emplacement sont patents. Il est fort possible que cette quatrième travée ait été conçue pour servir de chœur aux religieux. Ce caractère est encore accentué par les marches qu'il faut gravir pour y pénétrer. Autrefois une balustrade en fermait l'accès.





Ces stalles sont au nombre de trente disposées sur quatre rangs, deux de chaque côté (1). Les stalles hautes au nombre de neuf, sont pourvues de hauts dossiers décorés d'arcatures triflées, malheureusement mutilées par le percement d'une baie. Les écoinçons sont ornés de sculptures toujours composées de trois éléments (mais n'y voyons pas un symbole de la Trinité) : feuillages et tête feuillue.

Les jouées sont ajourées à la partie supérieure et leur entablement, supporté par de pittoresques personnages (joueur de musette ange, paysan vêtu d'un biaux) ou animaux (chèvre) est soutenu par une colonnette elle-même reposant sur le dos d'un animal qu'elle semble écraser (chien, bêtes fantastiques). Au nord, côté nef, le joueur de musette appuie sa colonne sur la poitrine d'une femme acrobate, agenouillée et renversant son buste en arrière. Certains ont été tentés d'y voir une allégorie : l'homme qui ne se plie qu'à ses plaisirs (symbolisés par la musique) est le jouet de ceux-ci. Mais la pose de la femme est trop étudiée pour ne pas y voir plutôt un exemple d'étonnante acrobatie. Les saltimbanques ont été souvent figurés dans nos églises.



Le long des ouvertures et sur les côtés courent des rinceaux de feuilles de vigne et de grappes de raisin au milieu desquelles se glissent de petits oiseaux, feuilles d'érable, de lierre, de nénuphar (liseron ?), tige sinueuse à fleurs d'églantine alternées sortant d'un vase (rose mystique ?). On remarque aussi un pélican qui se perce le ventre pour donner à boire à ses petits (symbole du Christ qui a donné son sang pour nous sauver) et trois clercs porteurs de livres, chacun sous un dais triflé.

Les panneaux inférieurs des jouées hautes ne sont ornées de scènes que du côté de la nef. Au contraire les stalles basses ont leurs quatre panneaux historiés. Cinq de ces scènes sont figurées, selon un parti fréquent à l'époque, sous une arcature aiguë au tympan décoré d'une rosace et elle-même recoupée en deux petites arcatures. Le tout simule un de ces grands fenestragos gothiques d'un effet toujours très décoratif.

(1) Je crois que contrairement à certaines opinions ces stalles occupent bien leur emplacement primitif. Toutefois les petites stalles ont dû être coupées car leur entrée n'est plus au milieu.

Les panneaux des stalles hautes reproduisent trois épisodes de la vie de la Vierge : l'Annonciation, la Visitation et la Nativité, ces deux dernières scènes étant disposées dans des médaillons quadrilobés, avec acanthes dans les écoinçons.

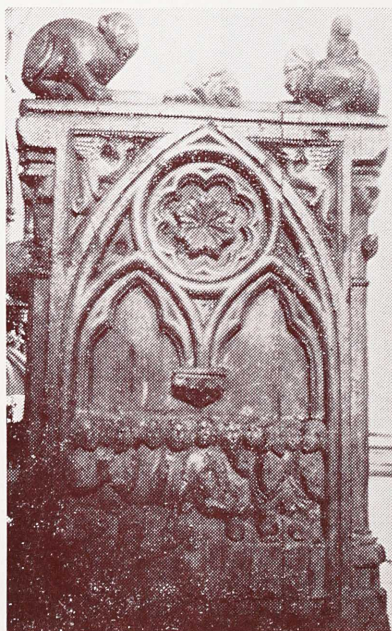


Les jouées des stalles basses offrent des scènes tirées de la Légende de Saint Jean l'Évangéliste, patron du prieuré.

L'Annonciation est particulièrement délicate. L'ange au visage poupin, mais grave, la tête auréolée de cheveux élégamment bouclés, élève sa main droite tandis qu'un phylactère pend de sa main gauche. La Vierge, surprise, esquisse un léger mouvement de recul. Sa main droite levée comme dans un geste de protestation trahit sa confusion. Une colombe insuffle l'Esprit Saint au dessus de sa tête délicatement voilée. Les visages sont finement ciselés et pleins de charme « on ne se lasse pas de contempler la figure douce et expressive de la Vierge et ses gestes pudiques », écrivait, en 1956, M^{lle} B. BEMER.

La Visitation est d'une touchante simplicité. Elisabeth, matrone déjà mûrie par l'âge, accueille avec tendresse la jeune Vierge fluette mais digne et lui prend la main.

La Nativité apparaît assez originale. La Vierge, étendue sur son lit, en est le sujet principal. Derrière elle, le berceau d'osier tressé où repose Jésus emmaillotté, que réchauffe l'haleine du bœuf et de l'âne, saint Joseph à l'extrémité du lit contemple avec respect et amour la mère du Christ. La scène, dans un raccourci, dégage une intimité empreinte d'une discrète émotion.

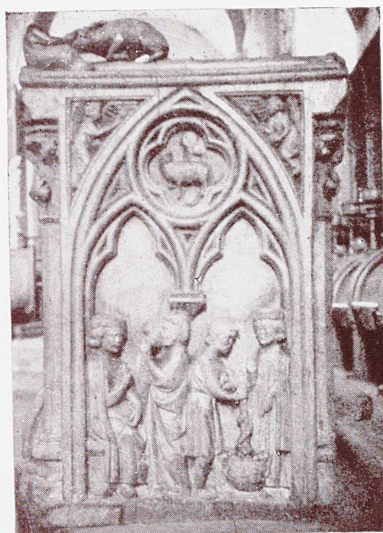


Du côté du chœur, au sud, la Cène, où nous voyons le disciple bien aimé poser sa tête contre la poitrine de son Maître. Malgré le peu de place dont l'artiste disposait, les douze Apôtres sont représentés. Judas devant la table, met la main à un plat en même temps que le Christ. Certains apôtres conversent entre eux. Ce détail fait échapper cette Cène de la banalité stéréotypée des représentations habituelles.

Du côté de la nef ce sont les différents épisodes des épreuves que saint Jean eut à subir pour sa foi (et non le martyre de sainte Reine). Au nord, à droite, un prince — Domitien, d'après la légende — coiffé d'un chapel d'orfèvrerie, surveille le supplice. Il serre son poing gauche et tient un glaive de sa main droite. Au centre, un aide de petite taille, armé d'un soufflet, attise le feu qui chauffe un grand chaudron d'huile, placé sur un trépied. Un personnage, au visage dur, coiffé d'une cu-



rieuse cale à moitié recouverte par un chaperon, déverse au moyen d'une écope, l'huile bouillante sur saint Jean, nu, debout, dans un tonneau mais priant de toute son âme. Au sud, à droite, le grand prêtre Aristodème, couronné d'un chapel d'orfèvrerie, fait préparer le poison que devra absorber saint Jean. Un serviteur pile dans un mortier les



ingrédients dont la nocivité est symbolisée par un serpent qui s'enroule autour du bâton (certains disent que ce furent des reptiles vénéneux qui furent broyés). A gauche, Aristodème, assis, observe saint Jean vider, impassible, la coupe empoisonnée, sans en éprouver aucun mal. C'est là un épisode très fréquemment reproduit.

Dans les rosaces au nord, un Christ de majesté et au sud l'Agneau Crucifère, autre symbole du Christ. Dans les écoinçons, au sud, deux angelots, balançant des encensoirs, au nord l'ange de saint Mathieu et l'aigle de saint Jean.

Le quatrième panneau (du côté du chœur, au nord) reste mal élucidé. Il paraît représenter la mort d'un saint personnage. Deux anges, à la clef des arcs, s'apprentent à emporter au Ciel son âme. Ce n'est pas la mort de la Vierge, comme li a été dit, car le défunt est tonsuré. On a conjecturé qu'il s'agissait du décès d'un prieur qui aurait été le donateur de ces stalles. J. BARD y voyait « la décou-



Dans les écoinçons, le bœuf et le lion allés, allégories de saint Luc et de saint Marc.

Les jouées sont surmontées de figurines plus ou moins bizarres : du côté du chœur, au nord, un centaure combattant et tenant un bouclier — un homme domptant une bête et lui écartant de force les mâchoires. Au sud, un animal fantastique blessé que chevauche un cavalier (allusion fort claire à la « bête blessée » de l'Apocalypse). Ces trois représentations pouvaient être la reproduction des allégories du Combat des vertus contre les vices. En face du dernier sujet, un autre animal monstrueux. Du côté de la nef, au nord, curieux animal fantastique à tête humaine et coiffé d'un bonnet, en face sorte d'oiseau. Au sud, l'une des deux figurines a disparu. Celle qui reste représente un homme assis tenant dans ses mains la tête d'un cerf accroupi devant lui. Le cerf avait une vertu divine jadis. Faut-il voir dans cette scène une allusion aux satisfactions que l'homme pieux trouve au contact du divin ?

Les stalles elles-mêmes ne sont pas dépourvues de figurines pittoresques. On sait que souvent c'est sous les miséricordes (petits sièges qui permettaient de rendre moins pénible aux moines une longue station debout) et aux accoudoirs que l'esprit satirique des sculpteurs s'est le plus vivement exercé. Ici les miséricordes sont simplement sculptées d'un motif de fleurs ou de feuilles stylisées, largement épanouies.

verte présumée et la béatification d'un corps saint par deux anges », mais le personnage semble encore vivant. Il est plus vraisemblable d'y voir la mort de saint Jean librement interprétée par l'artiste. En effet, d'après M. TARTAT, qui a spécialement étudié cet épisode et à qui revient le mérite de cette identification, la légende nous raconte que saint Jean sentant son heure approcher, avait fait, près d'un autel, creuser par Byrrhus et deux jeunes gens, une fosse dans laquelle il descendit. C'est alors qu'il fut miraculeusement enlevé au Ciel. Dans notre scène, il ne semble pas que saint Jean soit dans une fosse. Une femme accompagne les trois hommes, peut-être Diasiana que l'Apôtre avait ressuscité (2).

(2) Impossible de savoir où et comment J. BARD a pu encore voir dans l'une des scènes représentées « très clairement », « un groupe de femmes à genoux ».





Mais les accoudoirs sont tous ornés de petites sculptures souvent grotesques mais toujours très expressives. Je ne puis les énumérer toutes. Vous vous amusez d'ailleurs à les détailler. Je citerai seulement des têtes de moines, l'un lit son bréviaire, un autre à la face réjouie trahit sa prédilection pour la bonne chère, d'autres sont des caricatures d'un type usuel à l'époque : moines-animaux. Vous verrez aussi une tête d'homme ailée, une tête de femme coiffée d'un bonnet à mentonnière, la tête d'un personnage difforme qui tient des deux mains sa bouche largement ouverte, une tête mongolique (ou au faciès bouffi), une tête de nègre et, bien entendu, une tête de diable. Nombreuses sont aussi les têtes d'animaux : singe, ours, porc, chouette, chien à longues oreilles (épagneul), etc...

Comme l'écrivait J. BARD, « c'est le texte de Rabelais en sculpture », et celui qui voudra écrire l'histoire de la caricature ne pourra se dispenser de visiter les stalles de Bard.

Si ces stalles doivent retenir longtemps l'attention et la curiosité du visiteur, ce dernier ne devra pas négliger les autres œuvres d'art de l'église. Pour faciliter au touriste sa visite, je commencerai ma description par l'entrée et la poursuivrai par le collatéral droit.

Tout d'abord, face à la porte, c'est la vaste vasque à godrons d'un **bénitier** de style classique qui nous accueille au seuil de la nef.

La **cuve baptismale** ovoïde est de la même époque. Au dessus, la curieuse mais grossière statue du début du XVI^e siècle d'un personnage tenant un énorme gril. Vous songerez tout de suite à saint Laurent, mais regardez mieux. Le personnage a de longs cheveux. C'est sainte Foy.

Face aux stalles, le mur du collatéral est percé d'une ouverture qui ne constitue que la partie supérieure d'une fenêtre gothique divisée en deux baies triforées surmontées d'un trilobe. Cette ouverture fut percée après la pose des stalles car il a fallu ouvrir, dans le mur contre lequel les dossiers de celles-ci s'appuyaient, une baie correspondante et de ce fait entamer une portion de la partie supérieure des hauts dossiers mais peu de temps après car le style de cette fenêtre trahit encore le XIV^e siècle. Sans doute nos bons moines s'étaient-ils plaints de l'obscurité régnant dans leurs stalles. Dans le collatéral de gauche existe symétriquement une fenêtre identique, toutefois un quadrilobe orne le sommet.

Remarquons, en passant, la petite porte par laquelle les chanoines venant de leur monastère entraient dans l'église.



Dans l'absidiole sud est déposé sur l'autel un bien curieux petit monument. Imaginez un petit arc triomphal dont la porte serait une étroite fente, dont les pieds droits seraient cannelés et le linteau décoré d'une série de rosaces. On songe à un fragment de cancel (balustrade du genre de celui que l'on voit à Forléans) ou d'un grand sarcophage à côtés ajourés (du type de celui de Sainte-Sabine). La sculpture est fruste mais semble antique. Je ne connais pas d'autres débris de ce genre.

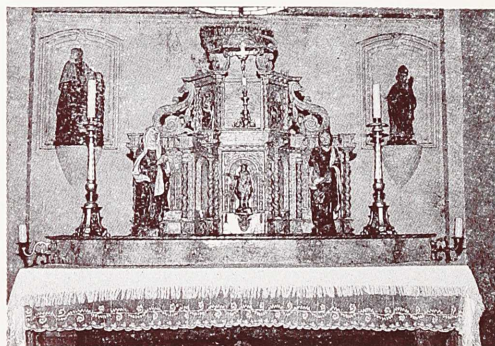


L'autel sur lequel ce monument est déposé mérite quelque regard car il est décoré d'un panneau peint avec rinceau élégants et deux têtes finement exécutées (sans doute du XVII^e siècle).

Dans le **chœur** remarquons, évidant l'un des bancs de pierre, une petite piscine. Contre le mur absidal, deux statues, l'une d'un saint Evêque (saint Augustin, dit-on), bénissant, au visage charnu, avec chasuble en tablier, du début du XVI^e siècle, l'autre, plus médiocre de sainte Anne apprenant à lire à la Vierge, de la fin du XVI^e siècle, voire plus récente. Ces deux statues sont en pierre.

La principale curiosité de ce sanctuaire est l'autel, vaste table de grès verdâtre évidée d'une immense croix et reposant sur quatre colonnettes aux chapiteaux sculptés de feuilles d'eau à légers crochets. Un semblable autel est fort rare et J. BARD avait raison d'en être enthousiasmé, quoiqu'à son époque on avait rempli de briques les côtés afin de simuler un autel à la romaine !

Sur cet autel, le retable en bois sculpté décoré de colonnettes torsées, de consoles, de fleurs de lis, de balustres et de têtes d'anges, offre un décor XVII^e siècle. La porte du tabernacle présente un Christ de Résurrection. A droite, saint Jean-Baptiste et un Cordelier ; à gauche, saint Antoine et saint Jean l'Evangéliste. Au dessus, saint Pierre et saint Paul. A l'extrémité de l'autel, deux belles statues de la fin du XVI^e siècle, provenant d'un Calvaire : saint Jean compassé et une Vierge deuilante priant. Leurs visages ont beaucoup de personnalité. Ces deux statues sont en bois.



Contre le mur nord, se voit la magnifique statue de saint Jean l'Évangéliste, sculptée à la fin du XV^e siècle dans une espèce de pierre qui donne l'apparence du marbre. Sans doute est-ce celle qui fut solennellement bénie en 1489 par l'Évêque d'Avesne, grand vicaire d'Autun, en même temps qu'une statue de la Vierge Marie, hélas ! disparue. On admirera son visage soucieux et volontaire, encadré par une chevelure bouclée, son ample drapé aux plis majestueusement ordonnancés. On notera la singularité du pan terminal du manteau ramené par dessus l'épaule pour retomber devant la poitrine. On remarquera le souci du détail : bouclettes de la chevelure, veines de la main, boutons fermant le col. Saint Jean bénit, afin de l'exorciser, le calice empoisonné qu'il doit boire. Le poison est symbolisé par des bêtes immondes sortant de la coupe. L'œuvre a des accents burgondo-flamands évidents, tempérés par la douceur et le charme de l'art autunois. L'attitude du saint est magnifique de fermeté et de confiance.



En passant dans l'absidiole gauche, remarquons une statue de la Vierge de l'Assomption (baptisée à tort Notre-Dame de Grâce) dans le style dithyrambique, du XVII^e siècle et surtout, objet curieux, précieux témoin d'art populaire, un tronc à offrandes décoré d'encoches à sa partie inférieure et de volutes à sa partie supérieure. On lit : « TRONC POUR LA FABRIQUE ». Certains supposent qu'au temps du prieuré, l'autel paroissial se trouvait dans cette absidiole et que la partie nord de l'église était réservée aux paroissiens (3).

Jetons un coup d'œil à la croisée du transept. A l'entrée de la travée qui abrite les stalles, contre le pilier sud, a été suspendu un grand crucifix rustique car il paraît taillé à grands coups de serpe. Il daterait du XVI^e siècle (4).

Au dessous, une statuette figurant saint Sébastien, du début du XVI^e siècle, un peu maladroite d'expression : jambes trop courtes, thorax trop prononcé. Certains détails valent mieux : le rendu anatomique par exemple, muscles des bras et des mollets, os des genoux, plis des aisselles, arcs des côtes. On admirera aussi la virtuosité des mèches de cheveux jetées comme des flammes. Mais est-ce bien le saint Sébastien que les sculpteurs gothiques couvraient de blessures et de flèches ? L'artiste, comme le faisait observer H. DAVID, a écarté le drame de son académie. Il n'a pas voulu que la souffrance vienne gêner son œuvre délicate. Et on s'attend presque à ce que ce bel adolescent esquisse un pas de danse... Peut-être ornait-il un bâton de procession ou de confrérie.

(3) Tradition contestable car un procès-verbal de visite de 1738 signale que l'autel paroissial était placé au bout de la nef, ce que Mme Richard interprète : devant l'entrée des stalles. En quoi un texte de 1489 lui donnerait raison puisqu'il est dit qu'à cette époque l'autel paroissial était à main gauche en sortant du chœur (du chœur où se trouvaient les stalles ?).

(4) Il est possible que ce Christ, accompagné des statues de saint Jean et de la Vierge deuillante déjà signalées, ait orné une poutre de gloire disparue à l'arc triomphal du chœur. Il faudrait voir si les dimensions peuvent concorder.

Le croisillon nord renferme la plaque qui fermait le caveau funéraire des REMOND qui, aux environs de 1700, possédèrent le fief de Verneuil. On lit : FAMILIAE REMUNDORUM, avec un écu chargé de trois roses posées deux et un, à une aigle éployée en chef. Deux faucons servent de tenants et un heaume cimé d'un aigle couronne le tout. Bonaventure REMOND, maître de la Chambre des Comptes de Bourgogne, y fut déposé en octobre 1702.

A l'entrée du collatéral, n'avançons pas sans jeter un coup d'œil sur la tombe de Jean LAUREAU, avec son crâne gravé et ses deux os en sautoir. Vous direz facilement :

HIC. JACET. FR. IOAN
LAVREAV. RELIG. ET
ATEVS. DE. ISTO. LOCO
ORATE. PRO. EO. UT
DEVS. FIET MIAM (misericordiam)
AIE (animae)
SVE (Suae). OBIIT. ANO
DONI (Domini). MDC

(Ici repose frère Jean Laureau, religieux et familier de ce lieu. Priez pour lui afin que Dieu fasse miséricorde à son âme. Il mourut l'année du Seigneur 1600).

Comme encadrement, le premier verset du psaume : IN TE DOMINE... (En vous, Seigneur, j'ai espéré et je ne serai donc pas condamné pour l'Eternité).

Entre les stalles et le premier pilier, autre pierre tombale avec épitaphe peu banale du XVII^e siècle :

CVM TVMVLVM I CERNIS
CVR NON MORT I ALIA SPERNIS
TALIA NAMOVE I DOMO
CLAVDITVR I OMNIS HOMO.

Quand tu médites sur cette tombe,
Pourquoi ne méprises-tu pas les choses mortelles ?
En effet, c'est dans une demeure telle que celle-ci
Que tout homme est (bientôt) renfermé.

A côté, plusieurs fragments d'inscriptions en caractères cursifs : « hujus lapis... fond... haec capell... » « Israel bapt... »

Nous arrivons ainsi au **célèbre gisant** : tombe d'un chevalier, représenté grandeur nature, les mains jointes. Ses pieds reposent sur son fidèle chien. A côté, deux moines minuscules, très mutilés, lisent leurs prières. Autour de la tête, deux anges, bien dégradés, balancent des encensoirs.

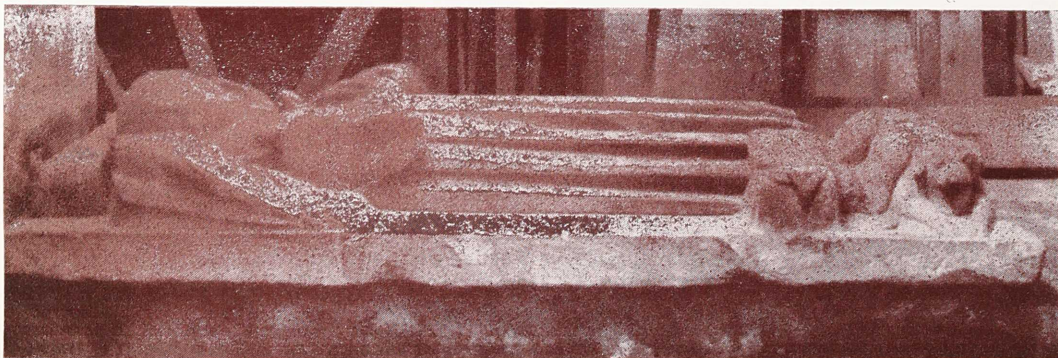
La bordure du tombeau offre une inscription en onciales assez malaisément déchiffrables. Voici cependant ce que j'ai pu lire, aidé de M. l'abbé MARILIER. On goûtera la saveur toute médiévale de cette épitaphe et la leçon qu'elle exprime fort crûment :

Ci : git : mes : sires : johans : sires : de I
Brasiers : chrs : lan : de : grace : m : IIIC I
et : V : Tu : qui : me regarde : ge : fuhe I
ce : que : tu : es I et : tu : seras : ce : que :
ie : suis : pe (prie) : p (pour) : moi I amen.

Il s'agit donc de la tombe d'un Jean de Brazey, chevalier (remarque l's final de certains mots, vestiges de l's du nominatif latin).

Nous terminons notre visite sur des pensées bien mélancoliques, mais je souhaite que vous emportiez plutôt l'image des drolatiques figurines qui sont l'un des charmes de ces stalles magnifiques qu'un huchier de talent nous légua sans doute plus en hommage à notre Dieu créateur de toute Beauté que pour notre émerveillement artistique personnel.

✱



BIBLIOGRAPHIE

- Joseph BARD. — Note sur l'église de Bar-le-Régulier, Mém. de la Com. des Antiq. de la Côte-d'Or, t. II, p. 145-146 (2 pl.).
- Joseph BARD. — Journal d'un Pèlerin, 1845, t. I, p. 210-220.
- J.-F. BAUDIAU. — Le Morvand, t. III, 1867, p. 379-391.
- X. — Notice. Supplément au Bull. Par. de Marcheseuil..., juillet 1938.
- Mme RICHARD-RIVOIRE. — Les Stalles de Bar-le-Régulier, Bull. Monum., t. CVIII, 1950, p. 145, 151 (ill.).
- P. TARTAT. — Etudes d'archéologie et d'art moderne en Bourgogne, 195. Les Stalles de Bar-le-Régulier, p. 57-67 (8 ill.). Cette étude est la plus complète du point de vue iconographique.

**

Les photographies, illustrations de cette notice, sont de :

- Com. des Ant. C.-Or, p. 2 ;
- J. LE MARIGNY, p. 4, 6, 13 ;
 - Jean BABIN, p. 10 (g), p. 11 ;
 - Etienne JOVIGNOT (couverture, p. 5, 12 (D) ;
 - Albert COLOMBET (toutes les autres).

**

Albert COLOMBET, auteur de cette notice et rédacteur en chef de « Pays de Bourgogne » est décédé brutalement le 6 octobre 1986. La paroisse de Bar-le-Régulier tient à lui rendre hommage et à remercier son fils, M. Hervé COLOMBET, ainsi que la revue « Pays de Bourgogne » d'avoir autorisé cette deuxième édition dont la préparation, menée par M. Etienne JOVIGNOT, à la demande de M. l'abbé CHANCENOTTE, curé de la paroisse, avait été approuvée par l'auteur avant son décès.





Détail d'une stalle : le martyre de Saint Jean